

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Trois visions du quotidien

Patrice Desbiens, *Rouleaux de printemps*, Sudbury, Prise de Parole, 1999, 96 p. 13,95 \$.

Robert Giroux, *Le miroir des mots*, Montréal, Triptyque, 1999, 64 p., 15 \$

Donald Alarie, *Avec une certaine fragilité*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 108 p., 15 \$.

Jocelyne Felx

Number 98, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37434ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2000). Review of [Trois visions du quotidien / Patrice Desbiens, *Rouleaux de printemps*, Sudbury, Prise de Parole, 1999, 96 p. 13,95 \$. / Robert Giroux, *Le miroir des mots*, Montréal, Triptyque, 1999, 64 p., 15 \$ / Donald Alarie, *Avec une certaine fragilité*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 108 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 43–44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Patrice Desbiens, *Rouleaux de printemps*, Sudbury, Prise de Parole, 1999, 96 p., 13,95 \$.

Robert Giroux, *Le miroir des mots*, Montréal, Triptyque, 1999, 64 p., 15 \$.

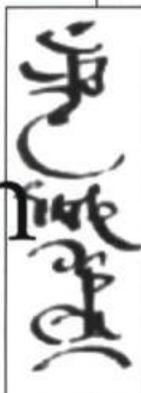
Donald Alarie, *Avec une certaine fragilité*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 108 p., 15 \$.

Trois visions du quotidien

POÉSIE

Jocelyne Felix

La distance entre production banale et œuvre de création se mesure à l'intensité du désir.



L'ART PERMET LA MISE À DISTANCE DES CONTENUS anecdotiques des histoires de vie de façon à mieux traverser le pont qui mène du personnel à l'universel. Les années 1990 furent une décennie sans direction fixe de ce point de vue. Voici trois visions du quotidien qui tentent avec plus ou moins de bonheur l'universel. « La réalité ne peut être franchie que soulevée », écrivait René Char.

La langue quotidienne

La maison d'édition Prise de Parole publie depuis deux décennies des auteurs francophones du nord de l'Ontario et de toute la province. Au début, la politique d'animation y surpassait la politique d'édition. Patrice Desbiens, natif de Timmins, a gardé de cette époque son goût pour une poésie publique, accessible au plus grand nombre. Sa poésie impure qui n'a rien de l'écriture à prétention savante n'en possède pas moins un fort pouvoir d'attraction. Le trope du banal y fait obstacle à la belle poésie. Or, si dans *La fissure de la fiction* (1997), Prix de poésie de la revue *Estuaire* et des Terrasses Saint-Sulpice, la voix de Desbiens se fait plus complexe et hautement allusive, par contre, dans *Rouleaux de printemps*, son plus récent titre, elle donne dans la simplicité. Ici, l'expression de la réalité prime sur le lyrisme de la beauté. Un peu zen dans l'immédiateté, l'image capte l'attention. Au détour d'un vers, le ressort du comique va disjoindre les plans de la logique. Le rire y a son poids de réalité. Par ailleurs, le caractère anonyme de la grande ville, comme un énorme « business » d'où émergent pourtant des îlots de sentiments vrais et préservés, traverse l'œuvre. Les rouleaux de printemps (crêpes de riz évoquant la saison bénie dans l'art extrême-oriental) imagent les courts poèmes enroulés que l'on déroule un à un. Sur ses rouleaux poétiques, Desbiens raconte, moins crûment qu'ailleurs, le poète mort et les amours blessées.

Cela dit, dans la froideur et la dureté des villes sales où la vie est impitoyable pour le faible, le désarmé de l'âme, pour celui qui ne sait pas gagner et qui se contente de survivre, les tâches les plus banales, les incidents les plus insignifiants acquièrent un sens artistique. À cet égard, la compréhension lucide, propre à Desbiens, de la situation de minorisation avancée de la francophonie ontarienne, contribue au sentiment d'urgence. Le glossaire truffé d'anglicismes ou de marques étrangères de commerce (McDo, Colonel Sanders, Honda, Toyota, etc.) en témoigne sans démagogie aucune.

Enfin, à l'heure où en Ontario français, chez Andrée Lacelle, Paul Savoie et Robbert Fortin, notamment, nous sentons une volonté d'ar-

rimer la poésie à un discours qui dépasse largement la vie locale, et où l'on a recours à des formes symboliques jugées plus universelles, Desbiens délaisse le long poème narratif qui caractérisait *Les cascadeurs de l'amour* (1987), *Poèmes anglais* (1988) ou *La fissure de la fiction*. Le poète explore le poème court et les vers brefs, l'œuvre de l'oreille, le tempo des sonorités à travers assonances, antérimés, rimes, contre-asonances, allitérations et répétitions, créant des sens fortuits (« c'est final, c'est fatal »), des plus touchants aux plus quelconques. Le jeu n'en montre pas moins, çà et là, ses limites et ses naïvetés.

Le miroir quotidien

Dès le premier poème de son recueil *Le miroir des mots*, Robert Giroux montre un net penchant pour la valeur symbolique du miroir. Le mot est ici un pont au moyen duquel le poète essaie de franchir la distance qui le sépare de la réalité extérieure ou du passé. D'abord métaphorique et recherchée (« verrière d'argent », « verrière d'eau », « clarté magique », « regard d'eau », etc.), l'image du miroir évolue au fil des pages vers une « lecture rétrovisée » (p. 22). Le mot, préalablement délimité, ne mire plus alors que les années d'un adolescent sourd à l'esprit libertaire des années 1960 et 1970. Dans ces pages incarnées où il y a des actes, de la lumière, des objets et des yeux aveugles pour les percevoir, l'univers du jeune homme devient le contre-pied de celui de l'homme mûr qui goûte, sans tapage sexuel, le monde avec sensualité.

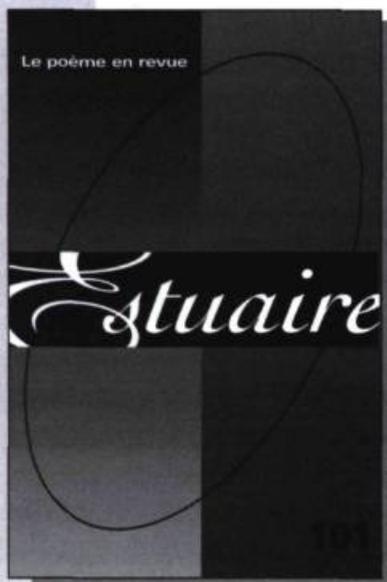
Intériorité et extériorité, monde tantôt distinct et tantôt hermétique, routine et son contraire sont pris dans le jeu spéculaire, captés par la langue claire ou moirée, travestie en miroir. Les deux parties du recueil se répondent curieusement et de manière antithétique. La première, « La nuit lève », et la seconde, « Notes de passage », dans le jeu des lueurs reçues et envoyées, reflètent une curieuse unité aux rythmes brouillés. Poésie à double versant, le miroir que Stendhal promenait le long du chemin, rendu ici par la narration versifiée, contraste avec l'élégance maniérée des vers symbolistes. Mais la manœuvre est intéressante. Le témoignage autobiographique qui n'a rien de l'anamnèse, au demeurant, et la poésie symboliste renvoient dos à dos le jeune homme et l'homme mûr, l'un chaste et sage, l'autre sybarite, hédoniste, esthète et viveur pour qui « la nuit lève » pour le plaisir des sens et qui se dit à regret devant « l'or du sablier trop vite renversé » (p. 16) : « J'aurais dû lâcher mon fou quand / il l'aurait fallu. » (p. 31) L'adolescent trimait alors à la *General Bakery*,



Patrice Desbiens



Le poème en revue



« Les espaces
du poème »

Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 48774, 1495 Van Horne,
Outremont, Qc H2V 4V1

dans une manufacture de vêtements, comme commis de banque ou comme infirmier psychiatrique.

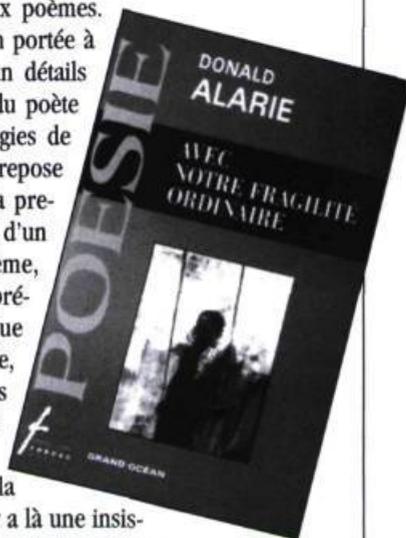
Dans cette traversée du miroir où les choses s'inversent de l'adolescent pudique à l'homme mûr, de la pulsion dionysiaque au cercle étroit de l'économique, quelque chose de fluide ou de sec dans le vers, de clair et de sans illusion, de magique aussi, sans rien de déconstructeur ou de négatif, nous capte merveilleusement. Le miroir des mots n'y a donc rien de passif. Le poète nous fait entrevoir avec beaucoup de finesse le ré-enchantement de l'âge qui convie à la pure jouissance.

L'onirisme au quotidien

Poète des tracements anonymes, Donald Alarie nous mène dans un monde familier. La poésie de son récent recueil, *Avec une certaine fragilité*, s'exprime à travers une opération de découpages et de croisements d'indices banals servant de substrats aux poèmes. Une subjectivité errante, évidente dans l'émotion portée à un détail plutôt qu'à un autre, agit. Mille et un détails insignifiants se soumettent à l'effort discipliné du poète qui tente de les « rapailler » grâce aux stratégies de l'anaphore et de la comparaison sur lesquelles repose rhétoriquement le recueil. Qui plus est, dans la première partie intitulée « Parfois une vérité à la fin d'un paragraphe chuchoté » et dans la deuxième, éponyme, les syntagmes « comme » et « tel » représentent tout autant l'inscription du geste analogique que la valeur structurelle anaphorique. Par contre, dans les deux dernières parties, « Mais nous n'avons pas consenti à oublier la lumière » et « Près des rochers trop fiers », la conjonction de subordination « parce que » et le vers « la mer » servent d'anaphores et de fil d'Ariane. Il y a là une insistance un peu simpliste et finalement agaçante, mais ces accumulations font également partie de la cohérence du recueil, entretenant un climat de repli sur un territoire minuscule (malgré la longueur des titres) où tout semble revenir à un centre (comme les vers sont centrés sur la page).

Avec une certaine fragilité ordinaire est une quête de soi en circuit fermé, un appel de la mer en soi contre la dissolution éparpillante causée par l'ivresse perceptive liée au tohu-bohu de l'existence. Alors, la caresse de l'enfance, la fragilité fœtale viennent combler symboliquement, à travers le langage, la douleur sourde comme une absence : « [la mer] sommeille en nous / dans nos regards nos gestes notre voix. » (p. 99) L'auteur liquéfié jouit de sa liquéfaction, s'y dorlote, comme il cherche peut-être à se protéger en allant vers une banalisation du texte ou encore en écrivant « au hasard de ses rêves » (p. 48). Ainsi, la faille par excellence lui sera le regard, fente ouverte dans un masque, ou fenêtre percée dans une façade obscure, laissant jaillir le rayon lumineux du rêve à travers les fragments du quotidien.

En somme, le narrateur tourne en rond dans le carrousel de son existence, confondant le fantôme et la réalité « passeuse d'émotion », comme incapable d'échapper au vaste quotidien et de se révéler à lui-même la part obscure du monde, celle, justement, qui échappe à notre regard quotidien et à laquelle les conventions sociales et les convenances de toutes sortes font le plus souvent obstacle. Difficile, en somme, d'échapper par le haut au quotidien !



Donald
Alarie